
Fratelli tutti – le bon Samaritain

Prendre soin, un signe de civilisation

« Un étudiant a demandé un jour à l'anthropologue Margaret Mead ce qu'elle considérait comme le premier signe de civilisation dans une culture. L'étudiant s'attendait à ce que l'anthropologue parle de crochets, de bols en argile ou de pierres à aiguiser, mais non. Mead a dit que le premier signe de civilisation dans une culture ancienne est la preuve d'une personne avec un fémur cassé et guéri. Mead a expliqué que dans le reste du règne animal, si vous vous cassez la jambe, vous mourez. Vous ne pouvez pas fuir le danger, aller à la rivière pour boire de l'eau ou chasser pour vous nourrir. Vous devenez de la viande fraîche pour les prédateurs. Aucun animal ne survit à une patte cassée assez longtemps pour que l'os guérisse. Un fémur cassé qui a guéri est la preuve que quelqu'un a pris le temps de rester avec celui qui est tombé, a guéri la blessure, a mis la personne en sécurité et a pris soin d'elle jusqu'à ce qu'elle se rétablisse. "Aider quelqu'un à traverser des difficultés est le point de départ de la civilisation", a expliqué Mead. La civilisation est une aide communautaire."

Il y a des exemples d'entraide dans le monde animal (meutes) et végétal (arbre) qui visent à la conservation de l'espèce, mais l'entraide n'est pas leur caractéristique.

L'histoire du bon samaritain ne pourrait-elle pas renverser la réponse à la question : « qui est mon prochain ? » L'os de l'humanisme n'est-ce pas la fraternité ? N'est-ce pas naturel à l'homme d'être proche de tout autre homme ? Dans ce texte évangélique, le « non-prochain » est sur-représenté. Ce qui devrait être la norme de l'humanité semble l'exception...

La difficile histoire de la fraternité

En fait l'histoire de l'humanité montre bien que le prochain, le voisin, le frère, n'est pas toujours prêt à aider son alter ego. Les histoires de frères qui se jaloussent, se haïssent, s'entretuent sont nombreuses dans la Bible. Comme si la fraternité s'acquerrait, était le fruit d'un travail, d'un murissement. Du meurtre d'Abel par Caïn, à l'histoire fraternelle compliquée de Joseph, en passant par Esaü et Jacob, on voit bien qu'être frère de sang est difficile. **C'est parfois le fruit d'un exercice (ascèse) voire un combat.**



Le dialogue, le débat est un facteur de progrès dans la fraternité.

« Bolsonaro/Lula, Trump/Biden, des couples de « frères rivaux », qui, tels des Romulus et Remus d'aujourd'hui, ne semblent pas avoir d'autre issue que la disparition de l'autre. Une véritable faillite de la fraternité. Réfléchissant devant le public des Semaines sociales autour de ce thème de la fraternité, la théologienne Béatrice Oiry a montré comment **le récit biblique place les relations fraternelles sous le signe du drame, lorsque le dialogue devient impossible**. Caïn est jaloux. Il va voir son frère. Il s'approche pour lui parler, raconte la Bible, mais ne parvient pas à « dire » et resta silencieux... Alors, il « *se dressa sur son frère et le tua* » (Genèse 4,8) L'absence de paroles est au cœur de la violence. Le meurtre de Caïn trouvera son épilogue dans le Déluge qui emportera l'humanité, mis à part Noé. Récit funeste ? Pas forcément. Jusqu'au bout, Dieu encourage Caïn à se réconcilier avec son frère. Il n'y a là nulle fatalité à la manière des tragédies grecques, mais un acte de la volonté de l'homme devant un Dieu qui lui laisse cette liberté. C'est en soi une bonne nouvelle : nous avons toujours le choix de refuser la haine. Et de recommencer à nous parler. » Isabelle de Gaulmyn <https://www.la-croix.com/Debats/violence-politique-2022-11-03-1201240511>

Lorsque le proche est en fait lointain, étranger, comme dans l'histoire du Samaritain, il peut être malaisé de le considérer comme un frère en humanité. On est tenté de répondre à son appel à l'aide, par l'indifférence, comme dans Genèse 4,9 : « Suis-je le gardien de mon frère ? », d'abord pour des considérations égoïstes : nous ne voulons pas perdre notre temps (§ 65 de l'encyclique). Et surtout nous nous détournons de la souffrance. « Ce sont les symptômes d'une société qui est malade, parce qu'elle cherche à se construire en tournant le dos à la souffrance. » Or la fraternité est une exigence pour vivre en société : « L'inclusion ou l'exclusion de la personne en détresse au bord de la route définit tous les projets économiques, politiques, sociaux et religieux. » Nous sommes tous concernés, tous dans la même barque, « tous nous sommes ou avons été comme ces personnages : nous avons tous quelque chose d'un homme blessé, quelque chose d'un brigand, quelque chose de ceux qui passent outre et quelque chose du bon Samaritain. » (§ 69)

Enfin la désillusion et le désespoir peuvent être les raisons pour lesquelles nous détournons nos regards : « L'imposture du « tout va mal » a pour réponse « personne ne peut y remédier », « que puis-je faire. » (§ 75)

Le dernier film des frères Dardenne, *Tori et Lokita*, oppose un frère et une sœur d'élection (ils ne sont pas de la même famille) à un environnement qui les exploite, les abîme, les blesse (« brigands » qui les traitent comme des objets ou indifférents qui se cachent derrière la légalité). Leur fraternité qui se noue dans l'amitié leur permet de survivre.

Être frère c'est s'approcher de Dieu

« C'est en aimant les autres qu'on apprend à aimer Dieu » Charles de Foucault.

Cette exhortation constante, à la fraternité, du Nouveau Testament, va plus loin : nous sommes frères parce que notre Père unique est Dieu, un Dieu qui nous aime infiniment, qui nous quémade non seulement une réciprocité d'amour envers lui, mais aussi entre nous : « tu aimeras ton prochain comme toi-même » (Ga 5,14) ; ajoutant que cette fraternité est le signe de l'amour divin : « Celui qui n'aime pas son frère, qu'il voit, ne saurait aimer le Dieu qu'il ne voit pas » (1Jn 4,20). « Il faut reconnaître le Christ lui-même dans chaque frère abandonné ou exclu (cf Mt 25, 40-45 « *Je vous le dis en vérité, toutes les fois que vous n'avez pas fait cela à l'un de ces plus petits, c'est à moi que vous ne l'avez pas fait* ») » (§85) **Le lointain Samaritain qui se fait proche de son frère étrange(r), s'approche de Dieu.**

La moniale ou le moine bénédictin font ce choix de vivre en sororité/fraternité dans leur communauté.

« Les frères supporteront avec une très grande patience les infirmités d'autrui, tant physiques que morales ; ils s'obéiront mutuellement de tout leur cœur. Nul ne recherchera ce qu'il juge utile pour soi, mais bien plutôt ce qui l'est pour autrui. Ils s'accorderont une chaste charité fraternelle ; ils craindront Dieu avec amour ; ils aimeront leur abbé avec une charité sincère et humble ; ils ne préféreront absolument rien au Christ. Qu'Il nous amène tous ensemble à la vie éternelle. » Règle de Saint Benoît, Ch. 72

« Tels des galets frottés les uns aux autres dans le lit d'une rivière, la vie fraternelle nous lisse jour après jour. [...] Nos journées sont semblables à une musique symphonique ; parfois le rythme est soutenu et allègre, parfois les imprévus lui donnent des airs de syncope, d'autres fois encore il est lent et paisible et ainsi de suite les mouvements s'enchaînent. L'essentiel pour nous est de le vivre ensemble, dans la certitude que notre amour du prochain est la manifestation la plus authentique de notre amour du Seigneur. » Vie fraternelle chez les cisterciennes de Boulaur.

La fraternité fait de nous des enfants de Dieu. Et si nous croyons en un Dieu unique, nous sommes frères de chacun, quelle que soit sa religion, juif, musulman ou autre. Notre prochain est bien souvent lointain !

« Cette rencontre miséricordieuse entre un Samaritain et un Juif est une interpellation puissante qui s'oppose à toute manipulation idéologique, afin que nous puissions élargir notre cercle pour donner à notre capacité d'aimer une dimension universelle capable de surmonter tous les préjugés, toutes les barrières historiques ou culturelles, tous les intérêts mesquins. » (§ 83)

Une Eglise plus fraternelle

« *Je voudrais que l'Église soit précisément cela pour vous ! Un bon Samaritain qui se fait proche de vous et qui vous aide à poursuivre votre route* », a souhaité le pape, se rapprochant de la comparaison entre l'Église et l'hôpital de campagne, utilisée depuis le début de son pontificat. « *La proximité est le style de Dieu.* » <https://www.la-croix.com/Religion/Le-pape-Francois-exhorte-familles-etre-accueillantes-2022-06-22-1201221476>

Comment l'Église peut-elle être davantage fraternelle ?

« [...] Un des marqueurs du pontificat du pape François sera, sans aucun doute, son engagement pour la fraternité, au point qu'il ait pu affirmer que **la fraternité est aujourd'hui la nouvelle frontière de l'humanité.**

Cet engagement, son engagement pour la fraternité, s'est manifestée d'une façon particulière, avec et dans le monde musulman [...].

C'est quelque chose qui m'a toujours interrogé de voir cet engagement. Nous avons tous en tête la déclaration sur la fraternité humaine signée à Abu Dhabi en 2019 avec Ahmad Al-Tayyeb, le grand Imam d'Al-Azhar [...] ou encore son voyage historique en Irak, sa rencontre avec l'ayatollah Sistani et beaucoup d'autres gestes, beaucoup, beaucoup ; en Centrafrique au Maroc, ailleurs. C'est aussi dans cet esprit qu'il a voulu la béatification rapide de notre frère, le bienheureux Pierre Claverie et ses dix-huit compagnes et compagnons martyrs d'Algérie.

Lors de la célébration de cette béatification, le 8 décembre, à Oran, le pape François avait dit que cette béatification dessinait un grand signe de fraternité dans le ciel d'Algérie.

Mais en fait, l'essentiel de la marque de la fraternité du pontificat du pape François n'est sans doute pas là. Il est **dans ce rapport plus fraternel à l'Eglise**, qu'il appelle de ses vœux, non seulement par conviction - évidemment - mais aussi je crois tout simplement par profession.

En effet, une des principales qualités de notre pape - excusez-moi de le dire ici - c'est d'être jésuite et, surtout, d'avoir su le rester !

Sa simplicité de vie et de relation, sa proximité, qui n'enlève rien à son autorité, sont difficilement compréhensibles si l'on fait abstraction du moule de la fraternité religieuse qui l'a façonné depuis le noviciat

Et bien, chers frères, de la même façon, aujourd'hui, j'ai envie de vous dire : soyez vous aussi d'autant plus dominicains que vous serez prêtres.

De saint Dominique, nous ne savons pas grand-chose, sinon son humilité, son zèle pour annoncer l'Évangile, son effacement devant ses frères et devant l'expérience de Dieu, de ceux à qui il l'annonçait y compris ses contradicteurs. Cette humilité de Dominique, cette humilité de frère dominicain est un bon antidote contre les risques inhérents au statut clérical.

Il y a bien des façons d'être prêtre et la spiritualité de la paternité spirituelle a, bien sûr, toute sa valeur. Mais nous, nous avons reçu vocation de porter dans le monde le témoignage de la fraternité et cela nous fait être prêtre et donc aussi évêque, différemment, sans rien abdiquer de la responsabilité de la charge qui est la nôtre, même dans l'exercice d'une charge curiale qui vous incombera peut-être à un moment ou à un autre dans votre ministère.

Je me souviens, lors d'une conférence au cours de laquelle j'avais dit qu'en tant qu'évêque je ne me considérais le père de personne dans mon diocèse, mais que j'aspirais à être le frère de tous.

Je me rappelle avoir été interpellé par une personne, qui m'avait dit espérer que, dès lors, un autre occupait dans mon diocèse la place du père, que je disais avoir déserté. N'en déplaise à cette personne, j'expérimente au quotidien la justesse et aussi l'exigence de la posture du frère prêtre ou

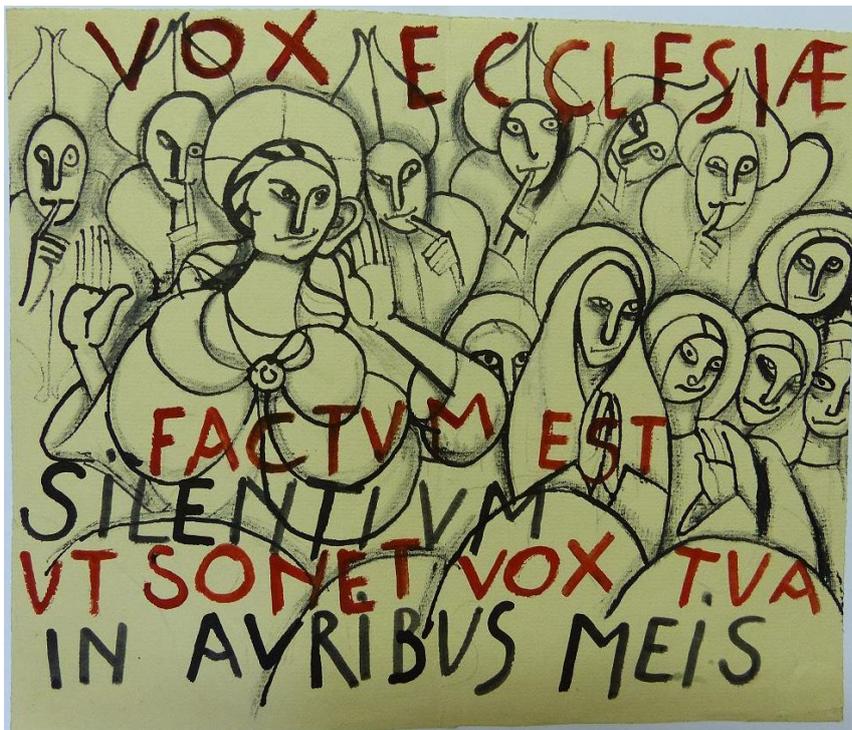
du frère évêque. Elle permet de marcher ensemble dans une relation d'altérité qui fait grandir et les uns et les autres, sans qu'il y ait sans cesse, par statut, celui qui sait et ceux qui apprennent, celui qui parle et ceux qui écoutent, celui qui décide et ceux qui obéissent, celui qui est devant et ceux qui sont derrière, celui qui donne et ceux qui reçoivent, celui qui conforte et ceux qui sont confortés, celui qui nourrit et ceux qui mangent, menacés d'être et de rester d'éternels enfants, à tous les âges de la vie spirituelle.

Chers frères, étant prêtre, nous n'en restons pas moins des frères en humanité, qui ont aussi besoin d'apprendre des autres, d'être confortés par d'autres, de recevoir d'autres, d'être écoutés dans leurs besoins, d'être nourris.

Peut-être que notre Église catholique est trop cléricale et pas assez sacerdotale, au sens où sa vocation sacerdotale est trop exclusivement dévolue aux prêtres, au détriment de la vocation baptismale de tous.

Le fait d'être des prêtres frères peut contribuer à nous préserver de ce risque.

Baptisés, nous sommes tous appelés à être cette Église de la multiplication des pains, selon l'Évangile que nous recevons aujourd'hui, une Église qui prend au sérieux les besoins humains des personnes que nous rencontrons mais qui sait aussi diriger les regards vers le donateur. Une Église qui sait rassasier la faim et éteindre la soif de ceux qui ont faim et soif, y compris de justice, mais qui sait aussi creuser la faim et la soif de ce Verbe qui s'est fait chair et qui s'est offert en nourriture, par amour pour chacun de nous, et pour le salut du genre humain. [...]



Extrait de l'homélie de l'archevêque d'Alger, frère Jean-Paul Vesco, pour l'ordination de Matthieu, Mathieu-Marie et Albert, le 19 juin 2022

Se donner sans se perdre

« Comme pour le voyageur de notre histoire qui passait par hasard, il suffirait juste d'être animé du désir spontané, pur et simple de vouloir constituer un peuple, d'être constant et infatigable dans le travail d'inclure, d'intégrer et de relever celui qui gît à terre. » (§ 77)

Se donner soi-même est exigeant et demande « d'interrompre son voyage, de changer de projet, d'être disponible » (§ 101)

Philippe Lefebvre remarque que dans le texte du Bon Samaritain, « la moitié des mots [...] désignent un déplacement, un lieu où l'on est, vers lequel on va, d'où l'on revient, ainsi que la route elle-même ». Il conclue : « Ainsi donc dans la parabole, la question est une fois de plus posée : si l'on se met en route vers une destination particulière et qu'un évènement grave ou intrigant fait signe, va-t-on dévier ou rester imperturbablement sur son axe ? Quelques soient les motivations des deux premiers passants, un homme à demi mort au bord du chemin pourrait l'emporter sur toute autre obligation. Seul le Samaritain sort de sa trajectoire et accomplit les gestes humains – et divins – envers son prochain, puisque telle est la question dans notre passage : « Qui est mon prochain ? » Cette désignation, « prochain », est d'ailleurs à entendre pleinement ici dans le sens local qu'elle a : celui qui est proche, qui se trouve près de moi. **S'il est en difficulté, vais-je faire ce pas de côté pour me « rapprocher » de lui et venir si possible en aide, ou vais-je continuer ma route et m'éloigner ?** » (Comment tuer Jésus, abus, violences et emprises dans la Bible p.103 et 104)

Se donner, s'oublier soi-même, c'est se conformer au Christ. « Réussir sa vie, c'est faire réussir celle des autres » a écrit l'archevêque de Cambrai, François Garnier (décédé le 15 août 2018).

Mais savons-nous poser des limites à ce désir de don, ne pas tomber dans le fantasme de toute-puissance ?

« Ce complexe du sauveur s'empare souvent de celui ou celle qui tient à agir sans les autres. *“ Dans la parabole du bon Samaritain, dit-elle [Geneviève Comeau, Xavière et théologienne], il n'y a pas seulement le voyageur et l'homme blessé, il y a aussi l'aubergiste qui tient un lieu public et incarne la société civile. Sa présence, en tant que tiers, permet à l'homme blessé d'être pris en charge. Le bon Samaritain, lui, continue son voyage. Il a passé le relais à quelqu'un d'autre. ”*

La relation authentique, a fortiori si la personne est souffrante, repose sur **la recherche, parfois tâtonnante, de la juste distance**. *“Tout l’enjeu, reprend Nathalie Preschez [coach et psychopraticienne, qui anime une formation pour les aidants, accompagner sans se perdre], est de s’approcher de l’autre au plus près, de comprendre son univers et ce qu’il ressent, tout en se différenciant de lui. Je cherche à me faire proche sans tomber dans la fusion. À aucun moment je ne suis l’autre. Mais j’accepte d’être affecté, touché par lui tout en restant à ma place.”*

Pour Geneviève Comeau, l’idée de se donner sans se perdre n’utilise pas le *bon couple de verbes*. *“Je dirais plutôt : comment se donner, sans se mettre à l’abri – qui en est l’opposé : mener une vie étriquée, uniquement centrée sur ma propre conservation. Je crois en outre que dans la vie chrétienne, il n’y a pas de perte absolue. Dans le chapitre 6 de l’Évangile selon saint Matthieu, il est question de l’aumône et de la prière. Le texte précise : “Ton père qui voit dans le secret te le rendra.” Le verbe donner n’existe jamais seul, il est toujours en lien avec le verbe recevoir. C’est une triade : recevoir, donner, recevoir.” »*

<https://www.la-croix.com/donner-sans-perdre-2022-04-01-1101208089>